

FOLAMOUR & VITOFILMS

LA
MARCHEUSE
UN FILM DE NAËL MARANDIN





FOLAMOUR & VITO FILMS
présentent

LA MARCHEUSE

UN FILM DE NAËL MARANDIN

France - Image : 1,85 - Son : 5.1 - Visa 139.642 - Durée : 1h20

SORTIE LE 3 FEVRIER 2016

distribution

REZO FILMS

3/5 rue de Metz
75010 Paris
tel : 01 42 46 96 12
www.rezofilms.com

presse

MONICA DONATI
assistée de Cilia Gonzalez-Maurin

tel : 01 43 07 55 22
monica.donati@mk2.com

Materiel presse et publicitaire disponible sur www.rezofilms.com



Synopsis

Lin Aiyu, clandestine chinoise, se prostitue à Paris, dans les rues de Belleville.

Elle habite avec sa fille adolescente, à qui elle cache son activité.

Leur vie bascule lorsqu'un soir, un inconnu, blessé, pénètre brutalement chez elles.

Tantôt ravisseur, tantôt prisonnier, l'homme s'impose comme une menace et une chance à saisir...

Entretien avec Naël Marandin

A 19 ans, je suis parti en Chine. J'avais en tête des rêves d'aventure et de grand voyage, l'envie d'aller dans le pays le plus différent possible, dans un endroit qui me serait totalement étranger. J'ai profité d'un échange universitaire pour partir à Pékin. Une fois sur place, j'ai rapidement quitté l'université. J'ai été barman puis présentateur d'une émission de télévision. Quelques mois après, j'ai rejoint une ONG tibétaine et je suis parti vivre dans une petite ville reculée, au fond d'une vallée, à 4000 mètres d'altitude. Là, pendant quelques mois, j'ai enseigné l'anglais à des lycéens et mené des projets de développement local. Alors que j'allais quitter la Chine, j'ai rencontré une troupe de théâtre et je suis finalement resté pour mettre en scène leur spectacle. C'était une expérience extrêmement forte mais au bout d'un an et demi, j'étais prêt à rentrer.

De retour en France, j'ai voulu garder un lien avec la Chine. J'habitais à Belleville et j'ai travaillé avec des associations chinoises du quartier. En France, la communauté chinoise est souvent caricaturée : on la fantasme fermée sur elle-même, mystérieuse et complexe. Difficile à comprendre et donc à aimer. Le chinois est une langue tonale : l'intonation de chaque syllabe détermine son sens. La « musique » de la langue est complètement différente. Lorsqu'on parle à un Allemand ou un Russe, son intonation permet de comprendre ses intentions. Ce n'est pas le cas avec la langue chinoise. Par exemple, lorsqu'on dit « Je t'aime » en mandarin, le verbe aimer a un ton vif descendant, qui peut paraître un peu agressif... Quand on parle avec un Chinois, on peut avoir l'impression de se faire engueuler alors qu'en fait il nous dit quelque chose de sympa !

A Paris, on ne peut pas parler d'une seule communauté chinoise. Il y en a au moins trois. Les Wenzhou, qui viennent du sud-est de la Chine, sont les plus nombreux, ça fait bientôt cent ans qu'ils immigreront en France. Aujourd'hui, ils sont installés à Belleville, Arts et Métiers, Aubervilliers, Pantin... Ils sont bien intégrés. Les Huaqiao sont arrivés à la fin des années 70 après avoir quitté l'Indochine (Vietnam, Cambodge, Laos). C'était souvent des marchands fuyant le communisme. Beaucoup d'entre eux ne parlent même pas chinois. Ils se sont majoritairement installés dans le XIIIe.

Enfin, depuis les années 90, ce sont surtout les Dongbei qui arrivent en France. Ils viennent du Nord-Est de la Chine, qui a été frappé de plein fouet par la privatisation de l'économie. Ils sont souvent plus pauvres et plus précaires. A leur arrivée, ils se font fréquemment exploiter dans les ateliers et les restaurants par les deux autres communautés. C'est de cette région que vient Lin, mon héroïne.



Les marcheuses de Belleville

Depuis sept ans, je suis volontaire pour une mission de Médecins du Monde qui travaille auprès des femmes chinoises qui se prostituent. Elles sont environ 1.300 à Paris dont 500 à Belleville. Notre travail est de favoriser leur accès aux soins et au droit. Leur condition fait voler en éclats tous les clichés sur la prostitution chinoise en France. Dans leur immense majorité, ces femmes sont venues de leur plein gré, sans avoir recours à des passeurs. A la recherche d'une vie meilleure, elles ont souvent laissé derrière elles une famille. J'en ai rencontré une qui était médecin en Chine, une autre chanteuse d'opéra.

En France, elles découvrent combien il est difficile de trouver un emploi. Sans réseau de solidarité ni titre de séjour, leur seule ressource est la prostitution, et se marier leur seule option pour rester légalement en France.

Contrairement à beaucoup d'idées reçues, leur activité n'est soumise ni à des proxénètes ni à des mafias chinoises. Autonomes, elles essaient tant bien que mal de survivre, victimes de la violence de la rue, du mépris de leurs compatriotes et des riverains et aussi de la répression policière. Depuis plusieurs mois, les forces de l'ordre multiplient les arrestations et les intimidations avec l'objectif assumé de faire disparaître la prostitution du quartier de Belleville. Dans l'incapacité de travailler, les femmes se retrouvent dans une précarité plus grande encore.

J'ai passé des heures avec elles à l'hôpital, au tribunal ; je les ai accompagnées pour déposer plainte au commissariat après les trop nombreuses violences dont elles sont victimes ; j'ai participé à des moments joyeux, des anniversaires, des fêtes pour oublier le quotidien, et à des épisodes plus tristes, comme les obsèques d'une femme assassinée par un client. Elles ont partagé avec moi leur histoire, leurs espoirs, leur vision du monde. Leurs récits ont nourri mon écriture. Tout comme les moments que j'ai vécus avec elle. Par exemple, la scène où Lin et son amie se font draguer par deux policiers en civil à la sortie d'un karaoké. J'y ai assisté à l'occasion de l'anniversaire d'une des femmes que je connaissais par l'association.





Une fiction ancrée dans le réel

Je voulais donner au film toute la puissance et l'émotion d'une fiction, avec des personnages forts, un récit ample, mais ancré dans le monde tel qu'il est.

Tout d'abord, j'ai refusé de transiger sur la langue. Mes personnages chinois devaient parler mandarin, et plus précisément celui du Dongbei, d'où viennent la plupart des prostituées de Belleville.

Nous avons tourné dans la rue, sans bloquer la circulation, en laissant vivre le quartier autour de nous, afin de capter son énergie singulière. Les passants sont les vrais riverains. Souvent le tournage a été perturbé, mais plutôt que d'essayer de maîtriser la situation, nous avons joué avec.

Avant de commencer à filmer, je suis allé voir les femmes que je connais qui travaillent à Belleville. Je leur ai expliqué mon projet. Je ne voulais pas qu'elles s'inquiètent en nous voyant débarquer avec une caméra. La plupart ont peur d'être prises en photos et que ces images soient découvertes par leur famille en Chine. Elles ont été des spectatrices amusées et sont venues parfois donner des conseils à Qiu Lan qui incarne Lin Aiyu. Il y a eu aussi d'heureuses surprises. Dans la scène de la descente de police, ce sont de vrais policiers qui sont venus jouer, en dehors de leurs heures de service. Entre les prises, ils discutaient avec les femmes qui assistaient au tournage. Le temps d'une après-midi, une trêve a été instaurée entre policiers et prostituées.

Pour autant, je tenais à ce que cette réalité n'entrave jamais la fiction. La marcheuse n'est pas un documentaire ! Le romanesque passait aussi par la mise en scène et les images. Les plans sont cadrés sur le corps des acteurs. Leur énergie porte la caméra et conduit l'histoire. C'est la texture des images, des peaux, des surfaces qui m'intéressent et je voulais à tout prix éviter le rendu lisse du numérique. Avec Colin Houben, le chef opérateur avec qui je collabore depuis mon premier court-métrage, nous avons choisi des vieilles optiques russes qui ont été ajustées à la caméra digitale. Elles donnent une image imparfaite avec des flous aléatoires. On a renforcé cet effet en utilisant parfois une machine à fumée. On a pu ainsi « abîmer » l'image numérique et casser son côté trop piqué, trop « vrai ».

Avec Samuel Teisseire, le chef décorateur, nous avons travaillé dans le même sens. Une grande partie du film se déroule dans l'appartement de Kieffer que nous avons entièrement créé. Une couleur dominante a été attribuée à chaque pièce. On a donné de la matière au lieu avec des papiers peints déchirés, qui en laissent apparaître d'autres plus anciens, des peintures qui s'effritent. C'est ce travail qui nous a permis d'obtenir l'épaisseur et la texture que je cherchais pour l'image du film.

Quant aux scènes de rue, le quartier de Belleville offrait de manière évidente sa vétusté et son âpreté naturelles. Ce réel « brut » a été lui aussi travaillé, ou plutôt renforcé, par exemple en illuminant en plein jour les néons des restaurants et des magasins.



Lin Aiyu, ma marcheuse

Lin Aiyu a la quarantaine. Elle a vécu une première vie en Chine avant d'arriver en France. Mariée, elle était comptable dans une grande usine d'état. Mais quand celle-ci a fermé, tout a basculé avec le chômage puis son divorce. Ne trouvant plus de travail, elle est venue en France dans l'espoir d'un nouveau départ. Comme beaucoup d'autres femmes Dongbei, elle a commencé comme nounou dans une famille chinoise originaire de Wenzhou installée depuis longtemps à Paris. Une condition souvent proche de l'esclavage moderne : corvéable à merci pour un salaire misérable. Elle a finalement choisi de se prostituer. Elle évolue dans un monde où le Droit pèse peu face aux rapports de force. C'est un monde de petits arrangements, où chacun exploite plus faible que lui. Elle vit en plein Paris, au milieu de l'opulence, mais n'y a pas accès.

Elle a quelque chose d'un petit soldat. Elle avance quoi qu'il arrive, endure tout, tombe mais se relève. Je voulais une femme qui ait cette ténacité et dont la beauté vienne de cette détermination. Avec Annette Trumel, la directrice de casting que je connais depuis mes expériences adolescentes de comédien, nous avons prospecté pendant des mois par le biais des journaux chinois diffusés en France et d'associations communautaires. J'ai également auditionné de nombreuses marcheuses de Belleville. Je cherchais des femmes qui parlent le mandarin du Dongbei et qui se débrouillent en français.

La tient-elle de son passé de danseuse classique ? Je ne sais pas, mais j'ai trouvé cette puissance de caractère chez Qiu Lan. Elle possède ce mélange de normalité et de dureté fataliste qu'ont les femmes du boulevard. Elle porte en elle à la fois la force terrible et l'immense fragilité du personnage. J'aime sa beauté simple, pas tape-à-l'œil, qui irradie et s'impose quand on la regarde jouer.

Comme l'héroïne du film, Qiu Lan est originaire du Dongbei, de la province du Jilin. C'est aussi le cas de Wang Yanping, Lucie Teng Duvert, Li Thieblemont, Wang Zhexi qui interprètent ses amies. Elles sont venues en France et ont décidé d'y faire leur vie. Elles ne sont pas comédiennes. Qiu Lan a suivi une formation classique au Conservatoire régional avant d'intégrer à 19 ans la prestigieuse Académie de Danse de Pékin. Elle a ensuite dansé pour la Beijing Modern Dance Company puis pour l'Opéra de Pékin. Elle est venue en France il y a douze ans, pour suivre son mari français, rencontré là-bas. Nous avons pris le temps d'appréhender le personnage ensemble. Je l'ai emmenée sur le bus de Médecins du Monde et Lan a passé des soirées à discuter avec des femmes qui se prostituent. Elles lui ont raconté leur quotidien, enseigné leurs techniques avec les clients et leur argot bien à elles.





Ses compagnons de route

Daniel est à mes yeux « la femme fatale » de mon film noir. Il a un charme vénéneux, il est celui à qui on ne peut résister et par qui le mal arrive. Je voulais qu'il soit effrayant, violent, mais qu'on sente qu'il agit ainsi par peur et par faiblesse.

Depuis plusieurs années, je suis avec admiration le travail de Yannick Choirat. J'ai très tôt pensé à lui pour le rôle. Lors des premiers essais, il émanait de lui une telle force, une violence tellement froide et maîtrisée qu'il était terrifiant ! J'avais en face de moi un caïd. Jamais, il ne pourrait jouer le personnage de Daniel, qui s'enferme volontairement chez Kieffer et finit par se soumettre à Lin Aiyu. Mais son charisme, la lumière sombre qu'il dégageait m'ont retenu. Nous nous sommes revus pour parler de Daniel, de sa faiblesse, de sa piètre estime de lui, de ses peurs. Nous avons refait des essais quelque temps après et c'était évident : j'avais Daniel devant les yeux, inquiétant, capable d'une violence explosive mais toujours touchant.

Cerise est née en Chine et elle est arrivée en France à la sortie de l'enfance. Je l'imaginai entre deux âges, entre deux mondes. Entre Daniel et sa mère, mais aussi tiraillée entre sa vie d'avant, ce qu'elle devine de la vie de sa mère et son quotidien de collégienne française. Lorsqu'elle dit à Daniel : « Quand on est une femme, on peut toujours se débrouiller », elle ne se rend pas compte de la portée de ses mots. Désarçonnée par l'éveil de son désir, Cerise cherche sa voie avec l'impétuosité d'une adolescente et joue, à son insu, un rôle clé dans le récit. Elle précipite le drame.

J'ai rencontré une centaine d'adolescentes pour le rôle. Nous avons cherché Cerise dans les lycées et collèges des quartiers chinois de Paris, sur les réseaux sociaux. Mais c'est finalement à un cours de danse organisé par une association chinoise que j'ai fait la connaissance de Louise Chen. Dès nos premiers échanges, elle m'a tenu tête avec un aplomb surprenant. J'ai aimé son envie de grandir plus vite, de s'émanciper, sans trop savoir dans quelle direction.

Comment parler du désir et de l'ambivalence des sentiments avec une adolescente qui ne se pose pas encore ces questions ? Je cherchais des moyens détournés pour amener Louise vers le personnage mais c'est elle qui m'a apporté la solution. Elle m'a montré les clips de pop coréenne qu'elle adore. Les chanteuses y dansent de façon hyper sexuée ! Nos discussions ont porté sur son envie de leur ressembler et le tour était joué.





Filmer la rencontre des corps

Le film qui m'a donné envie de réaliser des films est Happy Together de Wong Kar-wai. A 15 ans, je n'avais jamais vu un cinéma mis en scène avec une telle liberté, avec une image si belle, des relations si complexes et un désir montré si crûment. Les questions du désir, du langage des corps et de leur mise en image sont depuis lors au centre de mes interrogations. D'autres films, comme Intimité de Patrice Chéreau ont nourri mon questionnement. Qu'est-ce que le désir ? Qu'est-ce qui le provoque ? De quoi est-il l'expression ? Est-il seulement lié à l'intimité, aux sentiments ?

Je me suis particulièrement interrogé sur la façon dont les rapports de domination dans la sphère sociale interféraient sur le désir, comment les deux s'entremêlaient. Le rapport au corps et au sexe était aussi déterminé par leur place dans la société. Le sexe peut devenir l'expression d'une révolte ou le lieu de la domination. Les sentiments aussi ne sont pas indépendants de la sphère sociale. On peut aimer quelqu'un parce qu'il représente une porte de sortie, une issue à un quotidien sans perspective. C'est l'une des clés du rapport qui s'instaure entre Lin et Daniel.

Mon premier court métrage, Corps étrangers, suivait une Chinoise à son arrivée en France. Isolée dans ce pays inconnu dont elle ne parle pas la langue, elle rencontre un vigile mal dans sa vie, qui va la recueillir. Le seul langage que ces deux personnages ont en commun est celui du corps, du désir et du sexe. Puis il y a eu Sibylle, mon second court-métrage, où une jeune femme qui doute d'elle-même décide de monnayer son corps pour éprouver sa valeur.

En ce sens, La marcheuse n'est pas un film sur la prostitution. La prostitution est un cadre, une assise documentaire, qui me permet d'élaborer un récit où se déploient mes interrogations autour des notions de pouvoir et de domination et sur la manière dont celles-ci marquent les corps et leurs rencontres.

En face de chez moi, une femme chinoise qui se prostitue vit chez un retraité français. Il est seul et il la paye pour qu'elle lui tienne compagnie. Ils sont chacun dans un rapport de dépendance à l'autre. Et le désir vient se mêler à tout ça. Les choses ne sont jamais univoques et c'est cette complexité des rapports entre pouvoir, domination



et désir que je voulais aborder dans La marcheuse. Lorsque Daniel débarque pour se planquer dans l'appartement, il s'impose à Lin. Au cours du film, elle inverse le rapport de force en lui proposant un marché puis en l'obligeant à travailler.

Le film s'ouvre sur Kieffer, l'homme chez qui Lin et sa fille habitent. Elle lui fait sa toilette. Je voulais filmer cette scène de la même manière que les scènes de sexe avec les clients, montrer combien ces deux activités sont proches, comme deux facettes d'une même assistance au corps. La manière dont Lin s'occupe de lui dit toute l'inégalité du rapport entre eux. Il est certes diminué, mais riche !

Il a fallu du courage à Philippe Laudenbach qui l'incarne, pour jouer ce vieil homme cloué au lit et confronté à sa déchéance. Je l'ai choisi pour ce quelque chose d'altier dans son profil, de noble dans sa mèche, qui m'a séduit et qui incarne le côté vieille France du personnage.

Mon héroïne se prostitue. Je ne voulais pas éluder la question du sexe. Je ne voulais pas d'un film pudique. Mais je tenais à filmer de manière égalitaire les corps d'hommes et de femmes, à les cadrer de la même façon et à ne pas déshabiller un sexe plus que l'autre. Le cinéma déshabille tellement plus souvent et facilement les femmes que les hommes. Dans la scène où Lin et Daniel font l'amour, ils sont tous les deux filmés frontalement, dévoilant pareillement leur nudité.

Nous avons mis du temps à trouver les financements pour ce polar social et charnel. On me disait souvent que le film était sombre. Mais la réalité que je vois autour de moi est bien plus dure. C'est ma responsabilité, vis-à-vis de toutes les femmes dont parle le film, de ne pas laisser le spectateur sur une idée d'apaisement. J'espère au contraire que les gens sortiront de la salle avec un sentiment de révolte.



Liste artistique

QIU LAN
YANNICK CHOIRAT
LOUISE CHEN
PHILIPPE LAUDENBACH
WANG YANPING
LUCIE TENG DUVERT
LI THIEBLEMONT
WANG ZHEXI
ERIC BOUGNON
CHRISTOPHE PAOU
PHILIPPE HERISSON

LIN AYIU
DANIEL ALVES
CERISE
KIEFFER
WANG XIAOLING
SONG GUIZHI
LIU LIHUA
FEI
POLICIER VINCENT
POLICIER MARC
FILS KIEFFER

Liste technique

REALISATION
SCENARIO

MUSIQUE
IMAGE
DECOR
MONTAGE
SON

PRODUCTION

DISTRIBUTION

NAEL MARANDIN
NAEL MARANDIN &
MARION DOUSSOT
THE GHOSTDANCE
COLIN HOUBEN
SAMUEL TEISSIERE A.D.C
DAMIEN MAESTRAGGI
MATHIEU DESCAMPS
JOCELYN ROBERT
DOMINIQUE GABORIEAU

FOLAMOUR
VITO FILMS

REZO FILMS